

GUEULE DE BOIS POUR LE CINÉMA BELGE

Article de N. Crousse paru dans Le Soir (04/01/2007)

EN 2006, LE CINÉ FRANCOPHONE BELGE DES BELVAUX ET LAFOSSE LOUA LA RAISON DU PLUS FAIBLE. UN PLAIDOYER D'ACTUALITÉ : NON, TOUT NE TOURNE PAS ROND AUX PAYS DES PALMES D'OR

À force de chanter, à l'unisson avec le fier coq wallon, la vieille rengaine de ses récentes kermesses héroïques (Palme d'or, prix d'interprétation à Cannes, aux Césars...), le cinéma belge d'expression française nous ferait par moment croire que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Or, l'heure des bilans aurait cette année plutôt des allures de plainte. Il n'y aura vraisemblablement pas de locomotive, cette année, pour tirer (financièrement parlant) la caravane vers le haut. Le paradoxe

Au Nord : un cinéma souvent rentable, qui attire le Flamand moyen au prix de films aux ambitions populaires. Un thriller (*De zaak Alzheimer*). Un drame inter-racial (*De hel van Tanger*, sur un mécanisme assez proche du limite *Jamais sans ma fille*). Une épopée marine (*Windkracht 10*), qui tient d'un mixte entre *Guardian* et *Officer and gentleman*. A l'arrivée, un cinéma construit autour de vedettes flamandes, qui attire chaque année des centaines de milliers de spectateurs dans les salles. Mais, nuance sévère, un cinéma qui ne passe que très rarement les frontières.

Au Sud ? Exactement l'inverse. Un cinéma d'auteur, singulier, aux personnalités aussi diverses que talentueuses, et qui se vend aux quatre coins du monde. Mais un cinéma qui, sauf exception (*Toto le héros*, *L'enfant*, *Les convoyeurs attendent*), ne rencontre pas son propre public. Et lui ferait presque peur. Un comble ! Ajoutez à cela que les Flamands ne consomment pas de ciné francophone belge, et que leurs voisins du Sud le leur rendent bien. Vous tenez un bilan controversé. On ne vit plus ensemble. On partage juste le même passeport.

Vincent Lannoo, réalisateur d'*Ordinary man*, ne croit pour conjurer le mauvais sort qu'à un credo : la réconciliation au sud du pays entre intellectuels et public. « *Il y a un vrai décalage entre l'esprit belge pratiqué par nos intellectuels et artistes, et le public bruxello-wallon, qui ne se bouge en gros que pour des standards franco-américains. C'est excessivement rare, chez nous, que les deux se donnent la main, comme ce fut le cas avec le fabuleux canular de la RTBF. Jaco Van Dormael est un des seuls qui est arrivé à faire du ciné d'auteur populaire. Voilà quelqu'un avec un univers riche, des scénarios originaux, mais quelqu'un capable de parler au public avec clarté.* » Seul hic : on attend depuis une dizaine d'années le bien-aimé Jaco.

Fabrice du Welz, réalisateur de *Calvaire*, fait partie de ces nombreux francophones belges qui sont parvenus à vendre leur film à l'étranger... sans rencontrer leur propre public. Son film, acheté dans une quinzaine de pays (Etats-Unis, Japon, Allemagne...), n'a pas dépassé les 15.000 entrées chez nous. L'analyse communautaire de du Welz est sans appel : « *En Flandre, il y a une culture identitaire énorme, construite autour de « bekende Vlamingen », qui offre au spectateur un cinéma de proximité. Alors que chez nous, on a un cinéma d'auteur foisonnant et souvent étrange, qui part dans tous les sens. Il ne nous manque peut-être pas grand-chose. Peut-être un gros succès populaire.* »

Stefan Liberski, réalisateur de *Bunker paradise*, n'est pas débordant d'optimisme. Il y a d'un côté un cinéma flamand qui, pour lui, « *ne passe pas les frontières, parce qu'il essaie sans doute trop de singer le cinéma américain. Et entre l'original et la copie, il n'y a pas photo. A l'inverse, nous avons au Sud du pays un langage plus singulier, moins calqué, ce qui nous aide à développer un discours plus universel. Mais notre créneau - celui du cinéma d'auteur - est et sera selon moi de plus en plus menacé avec le temps. Si on veut se donner les moyens de nos ambitions, on est pratiquement obligé de procéder par coproductions. Et d'aller monter financièrement nos films en France, qui ne jure pour l'instant que par les acteurs « bankables », comme Gad Elmaleh, Jean Dujardin, Dany Boon. Même notre Poelvoorde national s'est « bankabilisé » en France. La sacrée question, c'est évidemment : comment fabrique-t-on un*

bankable ? » Et comment crée-t-on ex nihilo des Jérémie Rénier, Olivier Gourmet, Emilie Dequenne et autres Déborah François ? Y aurait-il une méthode Dardenne ?

Les frères Dardenne, parlons-en. Tout auréolés de deux Palmes d'Or, ils n'ont pas toujours été abonnés aux succès. Pour Luc, le déclic est venu au lendemain de l'accueil de *Je pense à vous*, en 1992. *« L'échec commercial et critique a été retentissant. On a eu une très grosse remise en question. Et on a décidé de faire ce qu'on considérait alors comme notre film de la dernière chance, La Promesse. Avec cette différence : on s'est dit que cette fois, on n'avait plus rien à perdre. On a radicalisé. On s'est lâchés. Et, surprise, c'est là que tout s'est inversé. Ma conclusion, c'est qu'il ne faut pas faire de film pour sa communauté. Il faut faire les films qu'on désire ardemment. »*

Moribond, le cinéma belge à l'aube de 2007 ? *« Pas selon moi, continue Luc, qui avoue avoir succombé en 2006 à l'univers de Joachim Lafosse (Ça rend heureux, Nue propriété). Ce serait une erreur de parler de la qualité d'un film en fonction de ses chiffres d'exploitation. En Allemagne, vous avez eu une génération dorée, dans les années 70, avec des oeuvres majeures d'auteurs tels que Fassbinder ou Wenders. Puis, Fassbinder est mort, Wenders est parti aux Etats-Unis et on n'a plus entendu parler pendant un moment du cinéma allemand. Qui signait pourtant dans les années 80 des succès commerciaux énormes... mais à l'intérieur de ses frontières. »*

Tout comme le cinéma flamand. D'où la question : s'il faut vraiment choisir, faut-il une industrie florissante incapable de s'exporter ? Ou une génération spontanée de talents aux discours universels ? Pour Luc Dardenne, la question est aujourd'hui politique. *« Nous avons aujourd'hui à la Commission de sélection des films de la Communauté française une enveloppe budgétaire insuffisante. L'aide publique est proportionnellement l'une des plus faibles d'Europe. D'ici quelques semaines, nous allons entamer une tournée des présidents de parti afin de les sensibiliser à la nécessité d'évaluer à la hausse le budget. Il faut 10 millions et nous n'en avons que 6,4. Ceci pour stimuler l'audace et la prise de risque des cinéastes. »*

Et nos confrères flamands, quel regard portent-ils sur le cinéma francophone belge ? Chris Craps, journaliste et critique (*Gazet van Antwerpen, Belang van Limburg*), ne tarit pas d'éloges : *« Quand on voit un film comme Calvaire, ou le travail des Dardenne, qui sont pour nous des dieux, on se dit que c'est un niveau pratiquement pas possible pour notre cinéma. On est très admiratifs devant ce qui se passe de votre côté. »*

Jacques Boon, Flamand de Bruxelles et scénariste de jolies surprises (*Vidange perdue, Pauline et Paulette*), confirme, tout en s'amusant : *« On est presque jaloux de ce qui se passe chez vous. De sorte que chacun a sa jalousie. »* Et chacun ses complexes. *« Ceci dit, la ligne de démarcation entre films commerciaux flamands et films d'auteur francophones est évidemment très floue. Nous aussi, nous avons des auteurs qui passent les frontières et ramassent aussi des prix, comme Fien Troch (Een aander zijn geluck) ou Lieven Debrauwer (Pauline et Paulette). Mais dans l'ensemble, c'est vrai, les films flamands ont une identité naturellement tournée vers le grand public. Un film qui ne fait pas 100.000 entrées, c'est un film qui a un problème. Il y a deux éléments à cela : l'importance de la télévision flamande, qui fabrique des vedettes via des séries ou talk-shows. Et la politique de subvention du Vlaams Audiovisueel Fonds, qui est autant tournée vers les projets populaires que vers les projets d'auteur. »* Une grande différence avec la Communauté française, qui vise d'abord le cinéma d'auteur.

Chacun ses complexes. Chacun ses vertus. En 2006, Lucas Belvaux aura plaidé avec talent *« la raison du plus faible »*. La métaphore est éloquent. Pour pallier le manque de moyens, pas d'états d'âme : il faut se montrer imaginatif. Et, tel le cinéaste au chômage de *Ça rend heureux*, tenter de recycler la sinistrose en vie en rose.